

« La passion du cinéma de Jean Châteauevert »

Paul Beaucage

*Séquences : la revue de cinéma*, n° 196, 1998, p. 11-12.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/49218ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

## La passion du cinéma de Jean Châteauevert

quemment de l'incompréhension d'un homme envers sa compagne. Malheureusement, la cinéaste limite beaucoup la portée de son film en réduisant le malentendu à la seule question de la procréation. En outre, une syntaxe conventionnelle (champs/contrechamps, gros plans, plans rapprochés) ne permet pas à Julie Hivon de transcender son sujet.

@N@ de Jéricho Jeudy relate la rencontre improbable d'un modeste employé d'Hydro-Québec et de Nefertiti, reine de l'Internet. Dans cette œuvre, la réalité actuelle et la réalité virtuelle se superposent, puis en viennent à se confondre. Quant au thème de l'incommunicabilité entre les individus, il prend ici une nouvelle dimension: les deux protagonistes ne peuvent réellement exister, être eux-mêmes, qu'à travers la réalité virtuelle. On pourra déplorer que le film se termine de façon un peu abrupte. Il faut tout de même admettre que le réalisateur a su établir une distinction fondamentale entre l'être humain et l'internaute. En l'occurrence, l'être humain demeure prisonnier de contraintes spatio-temporelles, de règles sociales, tandis que l'internaute se meut au gré de sa fantaisie.

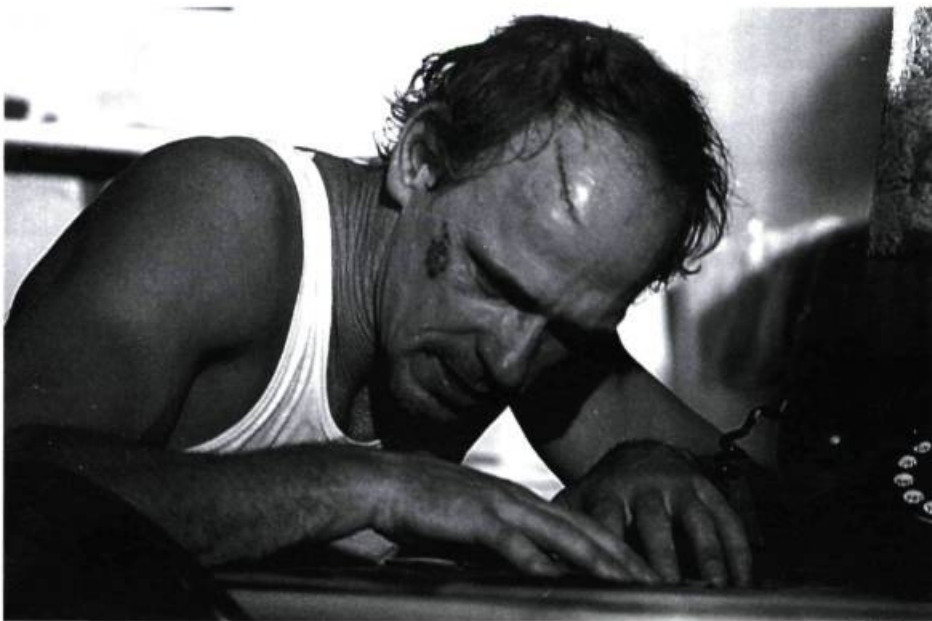
*Aller sinon revenir* de Céline El Masri constitue une œuvre maladroite. Si le point de départ est intéressant (la rencontre inopinée de deux personnages très différents), la suite n'en est pas moins décevante. Malgré de nombreuses références aux films de Wim Wenders et aux écrits de Jack Kerouac, le récit ne touche pas le spectateur. Peut-être parce qu'on n'a jamais l'impression que les deux protagonistes se rejoignent *au-delà* de leurs échanges verbaux. La cinéaste n'a pas su traduire cette subtile complicité qui aurait dû unir un individu d'une trentaine d'années et un tout jeune homme, qui décident de faire un voyage dans les Rocheuses américaines afin d'oublier leurs malheurs respectifs. Il s'agit donc d'un *road-movie* plutôt languissant.

Somme toute, la moisson de courts métrages de fiction aura été assez satisfaisante, cette année. Souhaitons maintenant que les jeunes cinéastes prometteurs puissent obtenir des conditions de production adéquates pour réaliser leurs futurs longs métrages. Dans le cas contraire, il y aura toujours le court métrage qui, pour les jeunes réalisateurs en quête d'affirmation, constitue une terre d'accueil idéale pour l'affirmation de leur esprit d'indépendance.

Paul Beaucage

L'un des faits saillants des Seizièmes Rendez-vous du cinéma québécois, dans le domaine du court métrage de fiction, a sans doute été la présentation du *Chambreur* de Jean Châteauevert. L'auteur de cette œuvre saisissante est enseignant en cinéma à l'Université Concordia, chercheur, cinéphile et nouvelliste. Châteauevert apparaît comme un homme posé, d'une grande culture qui vit au diapason de sa passion et qui ressent le besoin urgent de créer. Il crée des œuvres éminemment personnelles (tant au niveau cinématographique que littéraire) et des accents de sincérité émanent de son film. Quelques jours après la fin des Rendez-vous, le cinéaste a accepté de nous accorder cette entrevue.

(Propos recueillis par Paul Beaucage)



Le Chambreur

**Séquences** — Votre film paraît très proche de l'univers de *La Métamorphose* de Kafka. Pourquoi avez-vous insisté davantage sur la transformation des lieux que sur celle du protagoniste?

**Jean Châteauevert** — Parce que je voulais montrer que les lieux (en l'occurrence, une chambre) représentent la vie intérieure désolante de mon héros. Or, le cinéma paraissait le *moyen de communication* idéal pour révéler les sentiments exacerbés qui caractérisent le personnage.

Lucien, le protagoniste du film, est un immigré. En quoi cela se rattache-t-il à son incapacité de composer avec le monde extérieur?

Au départ, il faut comprendre que Lucien est un personnage qui a tourné le dos à son passé, qui a cessé d'être ce qu'il était en arrivant dans son pays d'adoption. Or, un jour, il se sent incapable de jouer le rôle de l'immigré et sombre dans une espèce de folie. À la fin de l'histoire, on le voit quitter la pièce dans laquelle il s'enfermait.

Qu'advient-il de lui? Plusieurs interprétations sont possibles. Mais une chose est certaine: il ne sera plus jamais le même. De façon implicite, j'ai voulu révéler qu'on ne peut pas arrêter d'être soi-même. D'où, la dimension métaphysique de mon œuvre.

**On constate que la schizophrénie de Lucien s'accroît progressivement. N'avez-vous pas cherché à rendre tangible le mal du personnage, à créer un subtil rapprochement entre lui et le spectateur?**

Oui. En dépit de l'importance que j'ai accordée au jeu des acteurs, il m'a paru important de traduire la schizophrénie du personnage en travaillant beaucoup au niveau de la bande sonore, des décors et des mouvements de caméra. Ainsi, le spectateur est plongé dans un univers insolite mais qui lui semble également familier.

**Vous avez limité les dialogues du *Chambreur* au strict minimum. Avez-vous voulu montrer que le mal qui ronge le personnage ne peut être traduit par des mots?**

Précisément. Disons tout de suite que je suis un adepte du style *minimaliste*. J'ai horreur de la fioriture et des bavardages. Par conséquent, j'ai décidé d'avoir recours aux images et aux sons afin de représenter la schizophrénie de Lucien. En outre, je me suis efforcé de maintenir un équilibre entre le comique et le dramatique, essayant de ne jamais tomber dans le grand-guignolesque.

**Au niveau de la mise en scène, on constate que vous avez opté pour une photographie en noir et blanc. Était-ce pour souligner l'anonymat du protagoniste?**

Dans une certaine mesure, mon intention était surtout de refléter l'état d'âme de Lucien. J'ai surpris certains techniciens en leur demandant une combinaison de teintes qui paraissent sales. Toutefois, j'ai défendu opiniâtement mon point de vue et je suis parvenu à obtenir le noir et blanc que je souhaitais. Compte tenu des troubles psychiques dont souffre mon personnage, il aurait été incohérent d'avoir recours à des images *esthétisantes* pour représenter la chambre miteuse dans laquelle il vit.

**Votre court métrage maintient un rythme très soutenu. Cela paraît en grande partie attribuable à la longueur des plans et à un montage nerveux. Est-ce qu'en concevant le film, vous aviez établi que votre approche serait aussi réaliste que possible?**

Entendons-nous: je crois que mon court métrage demeure plus métaphorique que réaliste. Pourtant, j'ai essayé de donner une vraisemblance dramatique à mon récit, de le rendre convaincant. Dans mon optique, il fallait que je rejoigne un maximum de spectateurs. Cela explique la simplicité relative de ma démarche, au niveau de la mise en scène.

**Vous avez brièvement parlé de la relation qui unit les images et les sons dans votre film. Pourriez-vous élaborer un peu?**

La bande-image du *Chambreur* s'attache à nous montrer les moindres mouvements du héros, de même que ses réactions face à l'agression des autres, tandis que l'espace sonore représente le danger (un peu abstrait) qui guette cet homme. De là, les voix menaçantes des gens qui lui parlent ou font clairement allusion à lui. En créant ce rapport entre les images et les sons, j'ai tenté

d'illustrer la progression du mal qui accable le personnage. J'espère avoir atteint un certain équilibre entre la réalité et le délire.

**La qualité de l'interprétation de Luc Proulx contribue grandement à la réussite de l'œuvre: l'acteur ne confond jamais la composition et la caricature. De quelle façon avez-vous collaboré avec lui?**

Après avoir testé de nombreux candidats, j'ai choisi Luc Proulx parce qu'il me semblait le plus apte à entrer dans la peau du personnage de Lucien. Cependant, nous avons beaucoup discuté du type d'interprétation que j'attendais de lui, peu de temps avant le tournage. Au début, il semblait un peu révolté par le personnage qu'il devait être, mais sa ténacité lui a permis de devenir le chambreur à un point tel qu'il a paru mal à l'aise, voire désemparé en assistant aux premiers visionnements du court métrage.

**Selon vous, le court métrage constitue-t-il nécessairement un tremplin pour aboutir au long métrage; ou encore apparaît-il comme un domaine un peu sous-estimé du monde du cinéma?**

À mon avis, il représente une bretelle susceptible de mener à l'une ou l'autre voie. Cependant, je vous avouerai que le court métrage souffre parfois des mêmes défauts que le long métrage. Ainsi, je suis souvent déçu de constater que de nombreux courts métrages québécois comportent des lacunes importantes au niveau du scénario. On dirait que, selon certains, le cinéma constitue un moyen de mettre en relief un apprentissage technique. Certes, la technique n'est pas négligeable. Toutefois, elle ne devrait jamais avoir préséance sur la vision du monde d'un cinéaste.

INFORMATION

JUDITH DUBEAU

COMMUNICATIONS

190A, av. de l'Épée  
Outremont, Québec H2V 3T2  
tél.: 514.495.8176 fax: 514.495.1009